

Print ISSN: 2617-4766

E-ISSN: 2617-4774

# Đamá Nínau

REVUE INTERDISCIPLINAIRE  
LETTRES, ARTS ET SCIENCES HUMAINES



Revue trimestrielle - N° 15, Mars 2024

REVUE TRIMESTRIELLE - N° 15 Đamá Nínau | REVUE INTERDISCIPLINAIRE LETTRES, ARTS ET SCIENCES HUMAINES

Mise en page et Impression  
**IMPRIMERIE ST LOUIS**

53, Rue N'ZARA Doulassamé Face Première Eglise Baptiste du TOGO  
BP: 61536 / Tel Bureau: (228) 22 22 10 45 / Mobile : (228) 90 12 37 30  
E-mail: [imprimerie.stlouis@yahoo.fr](mailto:imprimerie.stlouis@yahoo.fr)

"Dama Ninao" est une revue scientifique interdisciplinaire qui accepte et publie tous les articles relevant des Lettres, Arts et Sciences Humaines. A cet effet, elle s'intéresse aux études et théories littéraires, linguistiques, sociologiques, philosophiques, anthropologiques et historico-géographiques. La Revue "Dama Ninao", entendu "L'Entente" en langue kabyè du Nord Togo, est créée dans l'intention de matérialiser la mondialisation ou la globalisation qui s'opère avec l'esprit d'équipe et d'échanges et la désuétude du monde autarcique. Le monde scientifique universitaire ne peut échapper à cet esprit d'équipe qui fonde un creuset où « le fer aiguisé le fer », les échanges se croisent, puis s'entremêlent pour aboutir à une reconstruction des connaissances scientifiques individuelles dans la collectivité.

La Revue Dama Ninao nous renvoie à la Civilisation de l'Universel du poète sénégalais Léopold Sédar Senghor, qui prône la porosité des âmes avec l'acceptation de l'autre, de ce qu'il dispose d'utile pour mon avancement : sa civilisation, sa culture, sa langue ... Elle se fonde notamment sur la philosophie de Paul Ricœur qui préconise la perception de Soi-même comme un autre. Considérer soi-même comme un autre aux yeux de l'autre, nous amènerait à faire taire nos distensions et ressentiments afin de redimensionner notre espace, reconstruire notre histoire et notre société.

La Revue Dama Ninao s'est inspirée de la nature. Des insectes en miniature nous produisent de bels chefs-d'œuvre architecturaux, conjuguent leur génie créateur et leur force dans la patience et dans la tolérance. Ils créent des œuvres monumentales qui dépassent l'entendement humain, les termitières. A cet effet, la nature semble nous parler, nous guider, nous instruire dans le silence. Seules ces créations nous interpellent sans autant faire de nous des disciples. Comme la termitière qui, pour la plupart du temps, est une composante de maillons surgissant de la même matière, la Revue Dama Ninao se veut une termitière scientifique dont les enseignants-chercheurs en sont les maillons.

Au confluent de diverses sciences, la Revue Dama Ninao se propose de promouvoir la recherche scientifique et universitaire en impulsant le dialogue interdisciplinaire, le dialogue entre divers champs disciplinaires et divers contributeurs du monde universitaire.

**Professeur Koutchoukalo TCHASSIM**

**Université de Lomé**

## **ADMINISTRATION DE LA REVUE**

**Directeur de publication et rédacteur en chef :**

**Professeur TCHASSIM Koutchoukalo**, Université de Lomé

**Directeur de rédaction :**

**SILUE Lèfara (Maître de Conférences)**, Université Félix Houphouët Boigny

### **Comité Scientifique**

Professeur Yaovi AKAKPO, Université de Lomé (Togo), Professeur Kodjona KADANGA, Université de Lomé (Togo), Professeur Xavier GARNIER, Université Paris 3 (France), Professeur Norbert VIGNONDE, Université de Bordeaux (France), Professeur Adama COULIBALY, Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire), Professeur Okri Pascal TOSSOU, Université d'Abomey-Calavi (Bénin), Professeur Mamadou KANDJI, Université Cheikh Anta Diop (Sénégal), Professeur Komla Messan NUBUKPO, Université de Lomé (Togo), Professeur Amadou LY, Université Cheikh Anta Diop (Sénégal), Professeur Kazaro TASSOU, Université de Lomé (Togo), Professeur Dotsè YIGBE, Université de Lomé (Togo), Professeur Komlan Sélom GBANOU, Université de Calgary (Canada), Professeur Kodjo AFAGLA, Université de Lomé (Togo), Professeur Alain-Joseph SISSAO, Institut des Sciences des Sociétés (Burkina Faso), Professeur Komla Essowè ESSIZEWA, Université de Lomé (Togo), Professeur Gneba KOKORA, Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire), Professeur Louis OBOU, Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire), Professeur Ataféi PEWISSI, Université de Lomé (Togo), Professeur Vicente Enrique Montes Nogales, Universidad de Oviedo (Espagne), Professeur Mamadou FAYE, Université Cheikh Anta Diop (Sénégal), Professeur Akila AHOULI, Université de Lomé.

### **Comité de lecture**

Professeur Koutchoukalo TCHASSIM, Université de Lomé (Togo), Professeur Gbati NAPO, Université de Lomé (Togo), Professeur Didier AMELA, Université de Lomé (Togo), Professeur Komi KOUVON, Université de Lomé (Togo), Dr Komi BEGEDOU, Université de Lomé (Togo), Dr Koffi Dodzi NOUVLO, Dr Kpatimbi TYR, Université de Lomé (Togo), Dr Madis KROUMA, Université de Lomé, Professeur Arthur MUKENGE, Université de Rhodes (Afrique du Sud), Professeur Xolali MOUMOUNI-AGBOKE, Université de Lomé (Togo), Dr Anoumou AMEKUDJI, Université de Lomé (Togo), Professeur Raphaël YEBOU, Université d'Abomey-Calavi (Bénin), Professeur PERE-KEZIMA, Université de Lomé.

### **Comité de rédaction**

Professeur Koutchoukalo TCHASSIM, Wonouvo GNAGNON, Assistant, DOUHADJI Kossi, doctorant, Université de Lomé.

Contact : [revuedamaninao@gmail.com](mailto:revuedamaninao@gmail.com)

## LIGNE EDITORIALE DE LA REVUE DAMA NINAO

**Dama Nino** est une revue scientifique internationale. Dans cette perspective, les textes que nous acceptons en français ou anglais sont sélectionnés par le comité scientifique et de lecture en raison de leur originalité, des intérêts qu'ils présentent aux plans africain et international et de leur rigueur scientifique. Les articles que notre revue publie doivent respecter les normes éditoriales suivantes :

### La taille des articles

Volume : 10 à 15 pages ; interligne 1.5, police 12 pour le corps du texte et les courtes citations ; police 11 pour les longues citations, Times New Roman, les références des citations doivent être incorporées dans le texte. Exemple : Guy Rocher (1968, p. 29), pas de référence en foot-notes à l'exception de quelques commentaires.

### Ordre logique du texte

- Un **TITRE** en caractère d'imprimerie et en gras. Le titre ne doit pas être trop long ;
- **Nom et prénom(s)** du contributeur ou des contributeurs, **nom de l'institution** d'appartenance, **adresse mail**
- Un **Résumé (Abstract)** de 8 lignes en français et anglais, en interligne simple, suivi de 6 **Mots clés (Key words)**
- Une **Introduction** : elle doit avoir une problématique, une méthode et une structure.
- Un **Développement** : les articulations du développement du texte doivent être titrées comme suit :

1-Pour le **Titre** de la première section

1-1-Pour le **Titre** de la première sous-section

1-2- Pour le **Titre** de la deuxième sous-section

2- Pour le **Titre** de la deuxième section

2-1-Pour le **Titre** de la première sous-section

2-2- Pour le **Titre** de la deuxième sous-section

3- Pour le **Titre** de la troisième section (si l'auteur de l'article le souhaite)

-Une **Conclusion** : elle doit être courte, précise et concise en mettant en relief l'authenticité des résultats de la recherche.

-**Bibliographie** (Mentionner uniquement les auteurs cités)

Les divers éléments d'une référence bibliographique sont présentés comme suit : NOM et Prénom (s) de l'auteur, Année de publication, Zone titre, Lieu de publication, Zone Editeur. Exemples :

- AMIN Samir (1996), *Les défis de la mondialisation*, Paris, L'Harmattan.
- BERGER Gaston (1967), *L'homme moderne et son éducation*, Paris, PUF.
- DIAGNE Souleymane Bachir (2003), « Islam et philosophie. Leçons d'une rencontre », *Diogène*, 202, p. 145-151. (Pour les articles).

### **Typographie française**

- La Revue Dama Ninao s'interdit tout soulignement et toute mise de quelque caractère que ce soit en gras.
- Les auteurs doivent respecter la typographie française concernant la ponctuation, l'écriture des noms, les abréviations...

### **Tableaux, schémas et illustrations**

En cas d'utilisation des tableaux, ceux-ci doivent être numérotés en chiffre romains selon l'ordre de leur apparition dans le texte. Ils doivent comporter un titre précis et une source. Les schémas et illustrations doivent être numérotés en chiffres arabes selon l'ordre de leur apparition dans le texte.

### **Soumission des manuscrits**

Tous les manuscrits doivent être soumis uniquement par voie électronique à l'adresse suivante : [revuedamaninao@gmail.com](mailto:revuedamaninao@gmail.com)/[infos@revuedamaninao.net](mailto:infos@revuedamaninao.net). Tous les échanges entre le secrétariat de la revue et l'auteur se feront uniquement par internet, il importe donc de fournir un mail actif que l'auteur consulte très régulièrement et d'envoyer toutes les informations relatives au processus de publication des articles uniquement par mail. Les frais d'instruction de l'article sont de **20000f** payables immédiatement au moment de l'envoi de l'article. À l'issue de l'instruction, si l'article est retenu, l'auteur paie les frais d'insertion qui s'élèvent à **30.000f**. Les frais d'instruction et d'insertion s'élèvent donc à **50.000f** payables par transfert, frais de

transfert y compris. Le paiement des frais d’insertion donne droit à un tiré à part. Si un auteur achète un exemplaire, les frais d’envoi sont à sa charge. Les frais de gravure des clichés, des schémas et l’expédition des tirés à part (pour ceux qui voudraient les avoir par la poste) sont à la charge des auteurs. La Revue Dama Ninao paraît trimestriellement. Toute soumission doit parvenir au secrétariat de la rédaction un mois voire deux semaines (délai de rigueur) avant la publication du numéro dans lequel l’article pourra être inséré. Pour toute information, envoyez un mail à : [revuedamaninao@gmail.com](mailto:revuedamaninao@gmail.com)/[infos@revuedamaninao.net](mailto:infos@revuedamaninao.net) ou visitez le site de la revue : [www.revuedamaninao.net](http://www.revuedamaninao.net).

## **Evaluation par les pairs**

Les instructeurs à qui la revue affecte les articles de leur spécialité, doivent les lire avec rigueur, rejeter tout article dont le contenu est en inadéquation avec le titre et/ou dont le raisonnement n’offre pas une qualité scientifique, faire des propositions pour l’amélioration dudit article, renvoyer l’auteur de l’article à la ligne éditoriale de la revue au cas où elle n’est pas respectée. Ils se doivent notamment de vérifier, par le biais d’internet, si le même article n’est pas déjà publié dans une revue en ligne.

## **Objectifs et portée**

La revue Dama Ninao, de par son nom qui signifie « entente », a pour objectifs :

- de matérialiser le monde universitaire qui est un creuset où « le fer aiguise le fer », les échanges se croisent, puis s’entremêlent pour aboutir à une reconstruction des connaissances scientifiques individuelles dans la collectivité ;
- de promouvoir la recherche scientifique et universitaire en impulsant le dialogue interdisciplinaire, le dialogue entre divers champs disciplinaires et divers contributeurs du monde universitaire.

La revue Dama Ninao a une portée scientifique et sociale. A cet effet, elle publie tous les articles relevant des Lettres, Arts et Sciences Humaines et s’intéresse aux études et théories littéraires, linguistiques, sociologiques, philosophiques, anthropologiques et historico-géographiques sur appel à contribution thématique (colloque) ou varia. Elle est un espace de rencontre, de construction et de reconstruction des réseaux relationnels et scientifiques.

**Professeur Koutchoukalo TCHASSIM**

**Université de Lomé**

## SOMMAIRE

1. RITES ET INTERDITS : SYMBOLES TRADITIONNELS FACE AUX ENJEUX DE LA SAUVEGARDE DE LA BIODIVERSITE -----6  
OUATTARA Ahmadou, Université Alassane Ouattara (Côte d’Ivoire)
2. AFRICANFICTION-AFRICANINTRICACIESNEXUS: A BIRD’S EYE VIEW ----- 20  
D’ALMEIDA Ayélé Fafavi, Université de Lomé (Togo)
3. PRESTIGE: A TRIGGER TO COMBAT IN MARLANTES’ *MATTERHORN* ----- 44  
AGBAGO Dovi Akogninou, Université de Lomé (Togo)  
Pr AFAGLA Kodjo, Université de Lomé (Togo)
4. ANTHROPOSÉMIOLOGIQUE DU SYSTÈME JUDICIAIRE TRADITIONNEL EN PAYS *ATTIÉ* ET *AGNI* DE CÔTE D’IVOIRE ----- 61  
ETTIEN Oï Ettièn Hervé Georges, Université A. Ouattara, Bouaké (Côte d’Ivoire)  
MAMBO Alléby Serge-Pacôme, Université A. Ouattara, Bouaké (Côte d’Ivoire)
5. MESSE CATHOLIQUE : ELEMENTS DE THEATRALITE ----- 80  
NOUWLIGBETO Fernand, Université d’Abomey-Calavi (Bénin)  
MONTCHO Bruno, Université d’Abomey-Calavi (Bénin)
6. LE BAOBAB FOU DE KEN BUGUL OU LA DÉCONSTRUCTION DE LA MODERNITE AU FEMININ ----- 102  
NGABEU Jeannette Ariane, PhD, Howard University, Washington DC (USA)
7. LA PRATIQUE DE LA LECTURE EN CEBAARA : LE SYLLABAIRE COMME OUTIL D’APPROCHE ----- 120  
KOFFI Kouakou Mathieu, Université Alassane Ouattara de Bouaké (Côte d’Ivoire)  
SILUE Gnamidjo Abraham, Université Alassane Ouattara de Bouaké (Côte d’Ivoire)
8. LA CARACTÉRISATION ET LA QUALIFICATION GRAMMATICALE DES PERSONNAGES-ANIMAUX DANS LE PAGNE NOIR DE BERNARD DADIÉ. QUELS ENJEUX POUR LA SAUVEGARDE DE LA BIODIVERSITÉ ? ----- 136  
KOUASSI Kouakou Roland, Université Alassane Ouattara (Côte d’Ivoire)  
GNACHOUÉ Boni Blaise Gautier, Université Alassane Ouattara (Côte d’Ivoire)

9. **RÉSURGENCE DU DISCOURS FÉMINISTE DANS LES ENRAGÉ.E.S DE VALÉRIE BAH ----- 152**  
**AVOUGNA Sowou, Université d'Ottawa (Canada)**
10. **RAP BURKINABE ET POESIE DE LA NEGRITUDE : PARALLELE ENTRE UNE POESIE ORALE ET UNE POÉSIE ECRITE ----- 173**  
**GARBA Wendmy Désiré, Université Joseph KI-ZERBO (Ouagadougou/Burkina Faso)**
11. **LA PAROLE DANS LES PLEURS FUNÉRAIRES WE : UNE PORTRAITURE DU DEFUNT ----- 193**  
**DIDE Kamondan Vincent, Université Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire)**



## LE BAOBAB FOU DE KEN BUGUL OU LA DÉCONSTRUCTION DE LA MODERNITE AU FEMININ

**Jeannette Ariane NGABEU, PhD**  
**Assistant Professor of French and Francophone Studies**  
**Howard University, Washington DC**  
**[ariane.ngabeu@howard.edu](mailto:ariane.ngabeu@howard.edu)**

**Résumé :** Le parallèle entre la tradition et la modernité reste un sujet constant dans l'écriture de Ken Bugul. Dans *Le Baobab fou*, on assiste à une mise en scène du personnage féminin dont l'itinéraire permet de porter un regard critique sur la modernité occidentale. Née et grandie dans son petit village Ndoucoumane, la narratrice Ken expose ses douleurs créées par l'absence de sa mère et s'interroge sur les structures patriarcales. Par ailleurs, elle découvre la culture occidentale à l'école française et l'assimile. Son séjour en Europe permet à l'auteure d'exposer les problèmes de la femme africaine face à la modernité occidentale. Cet article essaiera de démontrer en quoi les espaces où navigue Ken participent de son aliénation et permettent de revisiter le concept de modernité.

**Mots clés :** modernité, tradition, Afrique, Europe, aliénation, identité féminine.

**Abstract :** The contrast between tradition and modernity remains a constant theme in Ken Bugul's writing. *Le Baobab fou* presents a female character whose journey offers a critical perspective on Western modernity. Born and raised in her small village Ndoucoumane, the narrator Ken exposes her pains caused by the absence of her mother and questions patriarchal structures. Furthermore, she discovers Western culture at the French school and assimilates it. Her stay in Europe allows the author to expose the problems of African women facing Western modernity. This article will attempt to demonstrate how the spaces navigated by Ken contribute to her alienation and allow us to reevaluate the concept of modernity.

**Keywords :** Modernity, Tradition, Africa, Europe, Alienation, Female Identity.

### Introduction

*Le Baobab fou* de Ken Bugul s'inscrit dans le contexte d'une société africaine marquée par un tiraillement entre la tradition et la modernité. Il met en exergue le destin de la narratrice Ken déchirée entre deux mondes diamétralement opposés. L'intrigue du roman se passe en Afrique et en Europe, notamment en Belgique. Ainsi,

la navigation de Ken entre ces deux macro-espaces semble renvoyer à un « déplacement géographique qui correspond à un changement d'intérêt » Odile Cazenave (*Afrique sur Seine*, 2003, p. 141). Le roman s'ouvre sur des mythes qui entourent la naissance de Ken et explorent ses origines et son enracinement. Au-delà des circonstances de sa naissance, la narratrice évoque l'histoire de son contact avec le monde occidental matérialisé par son adhésion à l'école française.

Cette recherche consiste à mettre en relief la quête identitaire de Ken débouchant sur la déconstruction de la modernité occidentale. Cela étant, comment l'auteure procède-t-elle à cette déconstruction ? En quoi *Le Baobab fou* constitue-t-il une réévaluation de la modernité occidentale ? Pour répondre à ces questionnements, nous nous appuyerons sur les travaux de Doumbi Fakoly (*L'Origine négro-africaine des religions dites révélées*, 2004) au sujet de la tradition africaine pour élaborer la première articulation de ce travail qui étudiera les circonstances de l'enracinement de Ken dans son village natal. Ensuite, les travaux de Charles Taylor (*Grandeurs et misères de la modernité*, 1992) et d'Antoine Compagnon (*Les Cinq paradoxes de la modernité*, 1990) serviront de base théorique à la deuxième articulation. Cette partie du travail se proposera de relever et d'analyser les actes relatifs au contact de la narratrice avec la modernité occidentale. À l'issue de cette étude, il sera question de faire une sorte de procès de la modernité tout en mettant en exergue l'intention de l'auteure.

## 1. Ken et la tradition africaine

Le concept de tradition fait l'objet de plusieurs débats en littérature africaine. Certains penseurs à l'instar de Doumbi Fakoly estiment que la tradition est la transmission des valeurs culturelles qui contribuent à la formation de la personnalité et de l'identité d'un peuple. Non seulement la tradition est « l'âme et l'esprit d'un peuple » selon Fakoly, elle renvoie aussi à « l'élément de cohésion indispensable à l'existence d'un peuple en tant que membre à part entière de la grande famille humaine » Doumbi Faloky (*L'Origine négro-africaine des religions dites révélées*, 2004, pp. 10-11). Bien que la tradition renvoie à une conscience collective, elle est

perçue comme un héritage du passé qui se transmet de génération en génération. Si la tradition constitue le patrimoine culturel d'un peuple et par conséquent l'élément de son identification, comment est-elle perçue par Ken Bugul ? Quelle idée l'auteure fait-elle de la tradition africaine ?

*Le Baobab fou* est un récit bouleversant qui prend ses origines dans la vie quotidienne de l'auteure, abordant notamment, à travers ses souvenirs d'enfance, la nature de sa relation avec sa mère, relation marquée par l'absence, le silence et l'éloignement. Ken Bugul parle des « êtres écrasés qui se remémorent... »<sup>16</sup>. Elle s'identifie aux êtres écrasés et établit un lien entre le passé et le présent. De ce point de vue, son roman intervient comme une rétrospection de sa vie, une sorte de réminiscence qui lui permet de se décrire et de se relire à travers son passé.

Dans *Le Baobab fou*, Ken Bugul met en relief les enjeux de la condition féminine et la tradition africaine. À travers la narratrice, l'auteure laisse transparaître le poids de la tradition qui pèse sur la femme africaine. Le roman s'ouvre par un mythe sur la création du village natal de la narratrice. Dès les premières pages, le lecteur reçoit des informations relatives à l'installation de la famille de Ken dans ce village nommé Ndoucoumane et la naissance du baobab qui crée une connexion entre le passé et le présent de sa communauté. La narratrice présente son village en ces termes : « voilà, devant ce baobab, symbole d'une vie antérieure, nous allons bâtir une maison qui sera « la » demeure, nous donnerons nos os à cette terre du Ndoucoumane, nous sacrifierons au soleil ce que nous possédons de plus cher : notre vie. [...] nous allons renaître tous ici » Ken Bugul (*Le Baobab fou*, p. 25). D'ailleurs, c'est sous cet arbre que les ancêtres de Ken ont construit la maison familiale. Ainsi, le baobab intervient non seulement comme un personnage important du récit, mais apparaît aussi comme le véritable témoin de l'histoire de cette famille et de cette communauté. Cet arbre qui l'a vu grandir, constitue un repère pour elle. Il marque

---

<sup>16</sup> Cette information mentionnée au début du récit de Ken Bugul apparaît comme le titre du récit et oriente le lecteur sur le sens que l'auteure donne à son texte. Il s'agit d'une sorte de réminiscence du passé de l'auteure marqué par la rupture avec sa mère. Cette rupture qu'elle n'a jamais oubliée, hante toute sa vie.

son enracinement à ses origines et à son identité africaine. Dans un esprit nostalgique, Ken revient sur son environnement de naissance :

Les arbres me manquaient. Chez la mère, je passais une grande partie de mon temps à grimper aux arbres où parfois je me régalaï de fruits dont le jus dégoulinait. Ces arbres sur lesquels à loisir je pouvais rêver [...]. Ces arbres-là, au village, dont les feuilles et l'ombre caressaient les corps dans un murmure. Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, p. 171)

Cette description nostalgique permet à la narratrice de mettre en relief son attachement à son environnement natal et de revenir sur les raisons de son mal être.

Dans ce roman, les liens familiaux sont très complexes. On ressent une déconnexion et un manque d'affection entre les membres de la famille de Ken. Son père est décrit comme un polygame pieux, très âgé et aveugle. A cause de son âge avancé, ses responsabilités sont limitées au sein de la famille. Il se trouve dans l'incapacité d'encadrer sa fille et de lui transmettre son savoir : « Le père, vieux et entièrement consacré à la prière, ne pouvait pas s'occuper de moi » Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, p. 158). Quant à sa mère, elle est dépeinte comme une irresponsable qui abandonne sa fille dès son jeune âge. Il s'agit ici d'une rupture brutale qui prive la jeune fille de l'amour maternel et de l'éducation primaire qu'elle est censée recevoir auprès de sa mère. En ce sens, il convient de dire que Ken « n'avait pas l'impression d'avoir un père et une mère dans la demeure où elle était née. Quand la mère l'avait abandonnée, elle avait ressenti une souffrance profonde » Ken Bugul (*Cacophonie*, 2014, p. 34).

Par ailleurs, le lecteur constate que la transmission des valeurs traditionnelles n'est pas assurée à cause du déséquilibre au sein de sa famille. Abandonnée à elle-même sous le baobab, Ken enfonce la perle d'ambre dans son oreille : « Soudain un cri ! Un cri perçant. Un cri qui venait briser l'harmonie, sous ce baobab dénudé, dans ce village désert. L'enfant s'enfonçait de plus en plus profondément, la perle d'ambre dans l'oreille. » Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, p. 31) Cet incident apparaît comme

l'une des conséquences de l'absence parentale auprès de la jeune fille. Voilà pourquoi Ken s'en prend à sa mère et estime qu'elle est la seule responsable de sa souffrance : « Comme je voudrais dire à la mère qu'elle ne devrait pas me laisser seule à deux ans jouer sous le baobab ! » Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, p. 36) Cette déclaration de Ken expose son malaise profond et son mécontentement par rapport à la décision de sa mère pour l'avoir quittée très tôt. D'ailleurs, elle ne cesse de se demander : « Pourquoi la mère était-elle partie ? Pourquoi m'avoir laissée sous le baobab toute seule ? » Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, p. 214). Cette question, largement présente dans l'esprit de Ken, produit un effet d'insistance sur l'impact négatif de l'absence de sa mère dans sa vie de jeune fille. D'ailleurs, la problématique de l'abandon revient comme un leitmotiv dans plusieurs romans<sup>17</sup> de Ken Bugul et insiste sur le rôle de la mère dans la construction identitaire de la jeune fille africaine.

Comme résultat, Ken s'isole et s'écarte de son environnement culturel et familial. Sa solitude l'empêche de communiquer avec sa communauté. Non seulement la figure de la mère est absente dans sa vie, celle des frères et sœurs est presque inexistante. Ainsi, au fur et à mesure qu'elle grandit, elle se déconnecte de sa mère et par conséquent de sa culture d'origine : « ma mère et moi ne parlions jamais. Nous parlions de choses et d'autres, mais nous ne nous sentions point mère et fille » Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, p. 157). Son abandon par sa mère et la dislocation familiale interviennent comme le motif principal de son déséquilibre et de sa destruction morale. Dès lors, la déconnexion avec sa famille apparaît comme une source d'aliénation. La mère, supposée être à la base de l'éducation traditionnelle de la jeune enfant, l'abandonne dans la tristesse. Dépourvue de tout enseignement maternel susceptible de lui inculquer les normes et les valeurs traditionnelles, Ken devient un être décontenancé et sans repères. N'ayant pas été initiée aux valeurs de sa communauté, son environnement devient un lieu d'incompréhension, de

---

<sup>17</sup> *Cendres et braises*. Paris : L'Harmattan, 1994 ; *Riwan ou Le Chemin de sable*. Paris : Présence Africaine, 1999 ; *De l'autre côté du regard*. Paris : Serpent à plumes, 2003 ; *Cacophonie*. Paris : Présence Africaine, 2014.

souffrance et d'angoisse. De ce fait, l'inattention de sa mère la rend vulnérable et sensible. Ken finit par s'insurger contre l'image de la mère-protectrice et s'interroge sur le rôle de la structure familiale et patriarcale.

Au bout du compte, l'histoire familiale de Ken sert de prétexte pour remettre en question la structure traditionnelle africaine. Si le malaise de Ken est lié à l'incapacité de sa mère et à sa relation instable avec sa famille, elle garde tout de même espoir de retrouver l'amour perdu et se lance à la quête du réconfort et de l'attention. Pour combler ce vide, Ken choisit le chemin de l'école française. Par ce choix, l'auteure voudrait montrer que l'école française, lieu par excellence de l'assimilation de la culture occidentale, pourrait être une solution indéniable dans le processus de la quête identitaire de Ken ou de la femme africaine en général.

## 2. Quête de la modernité

La notion de modernité s'identifie au « changement » Antoine Compagnon (*Les Cinq paradoxes de la modernité*, 1990) et se pose en rupture avec le passé. Le moderne cherche à s'identifier au progrès qui désigne non seulement ce qui est nouveau, mais ce qui est récent, courant (Jean Comaroff et John Comaroff, *Modernity and Its Malcontents*, 1993). Ainsi, la modernité peut se comprendre comme une étape de l'histoire qui a pris naissance en Occident avant de s'étendre dans le monde entier. (Jürgen Habermas, *Le Discours philosophique de la modernité*, 1988) Dans une acceptation générale, elle est l'ensemble du mouvement culturel né de l'affirmation rationaliste à l'époque des Lumières et désigne un passage de l'état de croyance à celui de critique.

Le contact entre l'Europe pré-moderne et l'Afrique a donné naissance à l'esclavage. Celui entre l'Europe moderne et l'Afrique a donné lieu à la colonisation. Or, la colonisation ou la présence européenne sur la terre africaine est fondée sur l'idée de la civilisation et du progrès. L'Europe étant moderne, il fallait étendre cette modernité en Afrique encore « arriérée » et considérée comme un territoire à l'état de nature. Si la modernité est liée à l'idéologie occidentale du développement universel qui contribue à l'expansion européenne, cette idéologie voudrait que tout

ce qui est ‘non occidental’ soit défini par la négation, par la déficience et par l’absence. L’Occident devient l’espace par excellence de la modernité. Puisque l’Afrique était considérée comme une terre sauvage et barbare, il fallait lui apporter la civilisation européenne afin de la faire « sortir de la grande nuit » noire (Achille Mbembe, *Sortir de la grande nuit*, 2010). Dès lors, on ne saurait parler de modernité en Afrique sans relire l’histoire de la colonisation. Il s’agit de revisiter et de relire l’histoire de l’implantation européenne en Afrique. Étant entendu que la modernité en Afrique est liée au rapport entre l’Occident et l’Afrique, il sera question dans cette articulation d’analyser la façon dont Ken Bugul aborde la question de la modernité dans *Le Baobab fou*.

Si le premier temps fort du roman renvoie à la présentation du mythe autour de l’installation de la famille de Ken dans son village natal Ndoucoumane une région du Sénégal, il faut dire que *Le Baobab fou* renvoie aussi à l’histoire d’une femme sénégalaise éduquée à l’école française et qui reçoit une bourse pour continuer ses études en Belgique. Il s’agit de cette « génération façonnée par l’école française » Ken Bugul, (*Le Baobab fou*, 2009, p. 179). D’entrée de jeu, Ken Bugul place la femme au centre de ses préoccupations et présente ses péripéties dans un contexte traditionnel en pleine mutation à cause de l’avènement de la modernité. Ainsi, le départ de Ken pour l’école moderne et par conséquent pour l’Occident, intervient comme une solution immédiate de son rejet de la culture africaine causé par le manque d’affection maternelle. Non seulement l’abandon de sa mère l’éloigne de la culture africaine, mais il facilite son adhésion à l’autre culture : « J’aimais de l’Occident l’identification qu’elle m’imposait et la justification que je devais en donner allait jusqu’au renoncement total à mes réalités profondes. » Ken Bugul, (*Le Baobab fou*, 2009, p. 173) Les valeurs culturelles africaines qu’elle est supposée maîtriser dès son jeune âge, ont été bafouées à cause du départ de sa mère du foyer conjugal. La jeune fille grandit avec un vide, un manque qu’elle essayera de combler à l’école française. L’école moderne devient ainsi une solution aux multiples problèmes de Ken. Son attachement à la culture étrangère à son jeune âge reste une décision importante dans sa quête identitaire.

L'auteure essaye de mettre en relief la question d'émancipation de la jeune fille africaine à travers Ken considérée comme la plus jeune de sa classe et en même temps la seule fille de sa famille à fréquenter l'école française. D'ailleurs, cette idée est soutenue par plusieurs écrivaines africaines notamment Mariama Bâ. En effet, Bâ estime que l'éducation moderne de la jeune fille africaine contribue à son épanouissement et la libère des traditions africaines qui l'assujettissent. Selon elle, apprendre la langue française pourra permettre à la femme africaine de pouvoir écrire et faire entendre sa voix et sa vision du monde.

On peut comprendre pourquoi l'école française et la culture occidentale deviennent le centre d'intérêt de Ken. Dépourvue de l'amour maternel et déconnectée des liens familiaux, elle cherche à fuir la solitude qui l'anime et les frustrations vécues dans sa famille et dans son village natal. Comme l'a si bien dit Mariama Bâ (*Une si longue lettre*, 1979, pp. 27-28), l'éducation de la jeune fille lui permet de rompre le silence (Irène D'Almeida, *Francophone African Women Writers : Destroying the Emptiness of Silence*, 1994) et les barrières culturelles. L'école moderne, véritable source de prise de conscience, permet aux femmes de lutter contre le système patriarcal et de redéfinir leur statut au sein de la société.

Dans le cas de Ken, l'éducation maternelle manquée, est remplacée par l'éducation occidentale reçue à l'école moderne. Son départ pour l'Occident est une opportunité pour concrétiser ses rêves, une ouverture sur de nouveaux horizons. Ken exprime son état d'âme à la veille de son voyage : « À l'annonce du départ, j'eus presque envie de courir vers l'avion. [. . .] j'étais énervée, pressée, palpitante, émue » Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, pp. 39-40). L'Europe ainsi idéalisée, est considérée comme un paradis où tous ses problèmes pourront trouver des réponses. On peut lire ses émotions et sa satisfaction lorsqu'elle décrit les circonstances de son départ :

Ce matin-là, nous nous faisons nos adieux. Je partais.

Les autres restaient.

Je partais très loin. Je m'arrachais pour tendre vers le Nord.

Le Nord des rêves, le Nord des illusions, le Nord des allusions,

Le Nord référentiel, le Nord Terre Promise. Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, p. 39)



Revenons sur l'itinéraire de Ken et rappelons qu'elle quitte son village natal pour s'installer en ville afin de fréquenter l'école moderne. Son départ pour l'Europe n'est qu'un prolongement de sa quête de la modernité initialisée en ville. C'est d'ailleurs le cas Barnabas, protagoniste de *Chemin d'Europe* de Ferdinand Oyono, Nini de *Nini* d'Adoulaye Sadj, Samba Diallo de *L'Aventure ambiguë* de Cheick Hamidou Kane et Madicke de *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome pour ne citer que ceux-ci. Même si les circonstances de départ peuvent être différentes chez ces protagonistes, ils ont en commun ce désir de l'ailleurs idéalisé qui se traduit par « partir ; loin ; survoler la terre noire pour atterrir sur cette terre blanche qui brille de mille feux » Fatou Diome (*Le Ventre de l'Atlantique*, 2003, p. 165). Il peut arriver que les objectifs initiaux du voyage ne soient pas respectés à cause de l'idéalisation de l'Occident ou de cet ailleurs tant rêvé. C'est ce qui arrive à Ken. Elle déclare elle-même :

Je ne pense pas à mes études.

C'était le pays des Blancs qui m'intéressait. Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, p. 44).

Cette déclaration exprime son attachement à la culture étrangère et laisse voir comment ses rêves n'étaient qu'une projection vers le monde occidental. Il s'agit, selon l'expression de Charles Taylor, d'« un monde où les gens peuvent choisir leur mode de vie, agir conformément à leurs convictions » Charles Taylor (*Grandeurs et misères de la modernité*, 1992. p. 12). On peut ainsi dresser un parallèle entre Ken et Diouana, personnage de Sembene Ousmane. En effet, Diouana travaille plusieurs années avec ses maîtres blancs à Dakar et doit les suivre en Europe. Ce voyage n'est qu'une opportunité pour réaliser enfin ses rêves et concrétiser son désir de l'ailleurs idéalisé. En fait,

Diouana voulait voir la France et revenir de ce pays dont tout le monde chante la beauté, la richesse, la douceur de vivre. On y faisait fortune. Déjà, sans quitter la terre d'Afrique, elle se voyait sur le quai, à son retour de France, riche à millions, avec des vêtements pour tout le monde. Elle rêvait à la liberté d'aller où elle le désirait, sans travailler

comme une bête de somme. Si Madame refusait de l’emmener, elle deviendrait malade. Sembene Ousmane (*Voltaïque, La Noire de...*, 1958, p. 165).

Il convient de dire que Diouana et Ken sont victimes des stéréotypes véhiculés par l’imaginaire colonial qui, idéalise l’Occident et dévalorise tout ce qui renvoie à l’Afrique. De même, les complexes de supériorité et d’infériorité qu’a engendrés la situation coloniale continue d’avoir un impact considérable sur le développement psychologique du sujet postcolonial. Au demeurant, ce dernier ne se définit que par « son inaptitude au confort, à la technique, au progrès, son étonnante familiarité avec la misère » Albert Memmi (*Portrait du colonisé, Précédé d’un Portrait du colonisateur*, 1989, p. 112) ou par une série de négations. C’est en ce sens qu’il faut comprendre les déclarations de Ken :

Dans tous les manuels scolaires que j’avais eus, le Noir était ridiculisé, avili, écrasé : « *Toto est malade, Toto a la diarrhée, Toto pleure* » ou bien les Noirs étaient mis les uns contre les autres : « *Toto tape Pathé, Pathé tape Toto* ».

On les représentait à l’encre de Chine la plus opaque et ils étaient laids et sans lumières. A eux les bêtises, les sottises, les maladresses, comme *Mariétou, Sabitou et le chien*. (Mariétou et Sabitou rentrent du marché, s’engueulent en cours de route et le chien intervient en mangeant la viande qu’elles avaient achetée). Ken Bugul, (*Le Baobab fou*, 2009, p.129).

Il y a plus d’une raison de rêver l’ailleurs et de vouloir s’occidentaliser puisque la culture originelle est bafouée et dévalorisée. Il ne reste qu’à chercher à se reconnaître dans la culture de l’autre, c’est-à-dire la culture occidentale. Par souci d’imiter cette culture dite moderne, Ken s’éloigne de plus en plus de ses propres valeurs culturelles. A cause des stéréotypes et des préjugés qui stigmatisent la culture africaine, la narratrice trouve que la culture occidentale est un modèle à suivre à tout prix. En ce sens, le désir ardent de découvrir l’Europe devient une conséquence logique de ces préjugés. Elle découvre “enfin l’Europe, l’Occident, le pays des

Blancs, le pays des Gaulois, le pays des sapins, de la neige, le pays de [ses] ancêtres" Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, p. 46). C'est ce nouveau monde, cette nouvelle culture et ces nouveaux modes de vie qu'elle cherche à assimiler. Ken veut à tout prix s'identifier à la femme moderne libre de ses initiatives (Charles Taylor, *Le Malaise de la modernité*, 2002). Comme l'a théorisé Frantz Fanon, on est tenté de dire que Ken « s'infériorise » et aspire à se faire admettre dans le monde des Blancs (Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, 1972, p. 156).

Si Ken cherche à s'assimiler à la civilisation occidentale, il faut noter que les Blancs quant à eux développent leur curiosité et s'intéressent à sa peau noire. De cette curiosité, naissent des relations amoureuses interraciales qui entraînent Ken dans la prostitution : « Je savourais une puissance superficielle sur ces Blancs qui ne m'acceptaient que pour la consommation » Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, p. 210). Sa rencontre avec des amis d'horizons divers notamment Belge, Américain, Italien et Africain, est une ouverture aux autres cultures. Son désir de connaître l'Autre se lit également à travers la gastronomie. Ken cherche à déguster « du vin grec et de l'huile d'olive » Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, 109), rencontre des personnes et des maisons de luxe.

De ce point de vue, la vie de Ken apparaît comme une sorte de transgression des valeurs traditionnelles. Son séjour en Europe l'éloigne de plus en plus de l'éducation traditionnelle qu'elle a d'ailleurs manquée à cause de l'absence de sa mère qui la déconnecte de son milieu originel. Sa rupture brusque avec son passé se matérialise par un refus d'adhérer aux normes de sa société originelle. Elle devient étrangère et même hostile à sa culture.

Que ce soit Ken ou Diouana, leur parcours « débouche sur certaines leçons telles que l'impossibilité d'un progrès qui tournerait le dos à la tradition » Mouhamadou Kane (*Roman africain et traditions*, 1982, p. 118). Si Ken cherche à reproduire le modèle du monde occidental et s'identifie à cette nouvelle culture, il faut noter que cette métamorphose ne se réalise pas sans embûches.

### 3. Vers une déconstruction de la modernité

Le vingtième siècle, plus précisément la période de l'après deuxième guerre mondiale en Occident, est marquée par la déchirure de la crise des fondements de la modernité. Cette période est caractérisée par une remise en cause des valeurs de la « nouvelle société » urbaine, industrielle, rationnelle qualifiée de « moderne » comme en témoignent certains critiques occidentaux notamment Raymond Aron (*Les Désillusions du progrès. Essai sur la dialectique de la modernité*, 1969), Alain Touraine (*La Société post-industrielle. Naissance d'une société*, 1969), Alexie Nouss (*La Modernité*, 1995) et Charles Taylor (*Le Malaise de la modernité*, 2002). D'après eux, l'application occidentale de la modernité aboutit à des résultats contraires. En outre la modernité se présente comme un phénomène incontrôlable et s'avère aliénante. Raymond Aron parle des contradictions des projets constitutifs de la modernité et estime que les « désillusions du progrès » (*Les Désillusions du progrès. Essai sur la dialectique de la modernité*, 1969) sont créées par la dialectique de la société moderne. Vattimo quant à lui, pense que l'attrait de la modernité s'accompagne par la rupture du passé et n'a affaire qu'avec son temps. Ainsi, la modernité s'identifie au progrès et au récent qui s'opposent à l'ancien. Vattimo insiste sur les méfaits du progrès et souligne que : “the notion of progress, which is at the basis of all traditional Western concepts of history, has entered into crisis because it has been secularized” Gianni Vattimo (*The End of Modernity*, 1988, p. xviii) [la notion du progrès, qui est à la base de toutes les conceptions occidentales traditionnelles de l'histoire, est en crise parce qu'elle a été sécularisée]<sup>18</sup>. D'après ces théoriciens, la modernité reste un sujet paradoxal qui donne lieu à des interprétations opposées et qui traduit un manque de cohérence.

Dans *Discours sur le colonialisme* (1955), Aimé Césaire dénonce les conditions malveillantes du progrès. Mongo Béti (*Le Pauvre Christ de Bomba*, 1956) et René Philombe (*Un Sorcier blanc à Zangali*, 1969) ont quant à eux, lié le thème

---

<sup>18</sup> Ma traduction.

du progrès à une sorte de violence sur la population locale. Qu'en est-il de Ken Bugul ? comment l'auteure véhicule-t-elle cette contradiction dans *Le Baobab fou* ?

Dans ce roman, Ken Bugul invite le lecteur à observer les conséquences de la colonisation sur le peuple africain et plus particulièrement sur les femmes. Si l'histoire est focalisée sur la femme traditionnelle devenue moderne, il faut retenir que l'itinéraire de Ken du village à la ville, d'Afrique en Europe, explique les deux contextes qui caractérisent la femme africaine. A travers l'expérience de la narratrice Ken, l'auteure nous offre des exemples significatifs de déchirement. Elle se retrouve perdue dans un pays aux mœurs différentes notamment des amis qui lui offrent du champagne à l'annonce du décès de son père. C'est également en Europe qu'elle se rend compte pour la première fois de la différence entre elle et les Occidentaux et s'exclame : « Oui, j'étais une noire, une étrangère...oui, j'étais une étrangère et c'était la première fois que je m'en rendais compte. » Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, p. 60) Voilà comment le rêve occidental la conduit à la débauche. Au bout du compte, elle se sent étrangère sur cette terre. Dans *Peau noire masques blancs* (1972), Frantz Fanon met en exergue l'importance du regard dans les relations humaines. En effet, il démontre que le regard que l'autre porte sur soi peut être aliénant et déshumanisant Frantz Fanon (*Peau noire masques blancs*, 1972, p. 89). Sous le regard des « Blancs », elle se rend compte de sa noirceur et de sa différence. Cette prise de conscience la pousse, pour reprendre l'expression de Fanon, à « repenser son sort » (*Peau noire masques blancs*, 1972, p. 121). Ainsi, son désir de s'identifier aux Blancs disparaît petit à petit. Après avoir découvert le vrai visage de l'Occident, elle finit par avouer elle-même qu'elle avait : « joué le personnage du clown avec désespoir » Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, p. 220).

Par ailleurs, notons que l'avortement de Ken et sa relation avec Léonora l'italienne, rendent compte de sa singularité en tant que femme noire. Ken profite de cette collaboration pour mettre en relief la condition de la femme dans le monde. D'après elle, les femmes du monde entier vivent les mêmes souffrances :

« Il y avait quelque chose qui ressemblait à une salle d'attente, mais on aurait dit plutôt une pièce d'un bureau de recrutement où s'alignaient des

femmes de toutes les couleurs : des Arabes, des Africaines, des Antillaises. Chacune avait l'air de vivre une tragédie propre à elle (...) Nous étions ensemble sans l'être. Nous nous regardions sans nous voir. Nous étions des femmes et nous avons certainement les mêmes cauchemars que ne connaissent que les femmes. Aucun homme ne se trouvait dans cette salle d'attente qui ressemblait à une antichambre de maison close. Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, pp. 65-66)

Dès lors, les préoccupations des femmes deviennent urgentes. Ken estime que toutes les femmes ont le même destin. Elle cherche ainsi à partager sa douleur notamment son statut d'étranger et sa classe sociale avec d'autres femmes:

« Je découvrais l'amitié entre les femmes et me disais que les femmes devaient rester ensemble (...), les femmes se haïssent, se jalouent, s'envient, se fuient. Elles ignorent qu'il n'y a pas « des femmes » mais il y a seulement de femme. Elles devraient se retrouver, se connaître, s'imprégner. Elles ont des choses à se dire puisqu'elles sont toutes semblables. Se libérer n'est pas se détacher de ses semblables pour chercher l'amitié, la compagnie de l'homme. Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, p. 121)

A cet effet, elle lance un appel et invite les femmes du monde entier à s'unir car « là-bas, dans le village, les femmes se donnaient des conseils, se confessaient, vivaient ensemble. » Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, p.121) Ken valorise cet aspect positif de la solidarité entre les femmes africaines tout en remettant en cause le système patriarcal qui avilit la femme.

Ken Bugul met ainsi en relief l'impact de la modernité occidentale sur la femme africaine. Si à cause de sa rupture avec sa mère Ken a subi des frustrations pendant son enfance autour de sa famille, il convient d'ajouter qu'en Occident, lieu initialement idéalisée, elle vit un autre traumatisme. D'abord elle fait connaissance du racisme et s'enferme dans un silence. Ensuite prend conscience de son rejet par la société et enfin se réfugie dans la prostitution et la drogue. Ces expériences vécues

dans le monde occidental lui permettent de se rappeler du passé colonial en Afrique et de différents stéréotypes qui ont créé des complexes d'infériorité chez l'Africain.

Bien plus, Ken s'insurge contre la propagande de l'enseignement colonial et réévalue l'héritage colonial : « Leur décadence, je ne pouvais pas me l'imaginer, car, depuis vingt ans, on ne m'avait appris rien d'autre d'eux que leur supériorité » Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, p. 90). L'idée qui transparaît ici est celle de savoir que la colonisation fait partie des causes principales de son aliénation. Elle affirme que dans son village, « l'arrivée des Blancs avait sapé les fondements sacrés, les avait disloqués pour faire du colonisé un angoissé à perpétuité ». Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, p. 123). A partir des expériences personnelles de Ken, on note que l'école moderne qui n'est autre que la diffusion de l'hégémonie occidentale, est un facteur important de son aliénation. Cela étant, Ken prône un retour aux sources pour se réapproprier de sa culture originelle. Son séjour en cette terre « promise » qu'est la Belgique et son éloignement de sa terre natale lui permettent non seulement de connaître les réalités du monde occidental, mais également de prendre du recul nécessaire pour pouvoir revisiter son passé et ses souvenirs. Après la confrontation des deux cultures, Ken remet en cause la culture moderne et essaye de faire une sorte d'apologie de la tradition africaine :

Là-bas, si j'y étais restée, comme avant la perle d'ambre dans l'oreille, je n'aurais jamais eu à subir un avortement.

Un système de valeurs préétablies, une approche plus saine de la sexualité empêche cette situation. Ainsi le mariage précoce chez la femme. L'avortement était rare dans n'importe quel village traditionnel. Il y avait des moyens ancestraux de se débarrasser de grossesses qui nuisaient à une image ou à un processus social. La famille impliquée s'en occupait et seules les femmes s'en chargeaient. En général, la mère de la fille et la sœur du père. On ne voyait des filles mères que dans les exodes. Dans tout exode, il y a altération de l'échelle des valeurs. Ken Bugul (*Le Baobab fou*, 2009, p. 77).

Cette apologie n'intervient qu'après avoir fait un bilan des deux cultures en présence. Elle apprend à vivre dans cette nouvelle communauté caractérisée par des personnes d'origines diverses. Par ailleurs, les moments de dégustation dans des restaurants de luxe permettent à Ken de faire une rétrospection sur sa propre culture. On note aussi que les échanges avec ses amis sont non seulement enrichissants mais, l'aident à revenir sur son passé et sa vie en Afrique. C'est ainsi qu'elle prend conscience et réalise que, pour s'épanouir, elle doit rester attachée à ses valeurs culturelles précieuses et non copier aveuglement la culture étrangère. De ce fait, le côté négatif de la modernité reste sa principale préoccupation.

La remise en cause de l'éducation européenne est bien soutenue par Frantz Fanon. S'il estime que l'éducation coloniale a contribué à la déshumanisation, à l'acculturation et à la dépersonnalisation de l'homme noir (Frantz Fanon, *Les Damnés de la Terre*, 1961), Hamidou Kane quant à lui, à travers le chef des Diallobé, avoue que si on demande à son peuple « d'aller à l'école nouvelle, ils iront en masse. Ils apprendront toutes les façons de lier le bois au bois que nous ne savons pas. Mais apprenant, ils oublieront aussi » Cheikh Hamidou Kane (*L'Aventure ambiguë*, 1961, p. 44). En effet, Kane explique en détails les principales causes du déracinement du peuple Diallobé. Selon lui, l'école moderne a créé une sorte d'ambiguïté chez son peuple. Ken vit presque la même ambiguïté. Cependant, il faut lever l'équivoque et dire que chez Ken, l'abandon de sa mère revient comme un leitmotiv et par conséquent, apparaît comme la première cause de son aliénation. A travers cette idée, on peut retenir que la pensée de Ken Bugul diffère de celle de Cheikh Hamidou Kane dans la mesure où, au-delà l'ambiguïté créée par l'école moderne, Ken Bugul insiste sur l'impact de l'attachement maternel sur la construction identitaire du sujet postcolonial au féminin.

Comme résultat, la politique moderne se heurte aux pratiques traditionnelles et religieuses. Ken sombre dans la solitude. Elle tente de trouver sa place au sein de la société dans laquelle elle appartient. Le pays de ses rêves devient une sorte d'environnement lugubre où elle se livre à la prostitution, à l'avortement, à l'homosexualité et à la drogue. Le mythe de l'Occident initialement adulé s'évapore



peu à peu. Malheureusement, elle éprouve un vide et cherche à se reconnecter avec son passé et ses valeurs originelles afin de trouver le juste milieu. De ce point de vue, disons que l'auteure en dévoilant le malaise de Ken, aussi bien en Afrique qu'en Europe, laisse savoir que l'éducation occidentale n'est pas la seule responsable de sa crise identitaire. Il y a également certaines pratiques ancestrales notamment le système patriarcal qui est aussi à l'origine de son désenchantement (Max Weber, *Le Savant et le politique*, 2003).

### **Conclusion**

Retenons que *Le Baobab Fou* est un roman qui, à travers sa narratrice, s'interroge sur l'avenir de l'Afrique. Il apparaît non seulement comme une déconstruction de la modernité africaine, mais aussi comme une sorte de révision des pratiques patriarcales qui infériorisent la femme et la dégradent. L'auteure estime qu'il faut revoir les valeurs traditionnelles et celles importées pour mettre fin à toutes les pratiques culturelles qui portent atteinte à la dignité de la femme africaine. Dès lors, le voyage de Ken vers l'ailleurs inconnu et initialement idéalisé, se veut initiatique dans la mesure où il lui permet de mieux se connaître et de comprendre l'importance de l'amour maternel dans la construction de l'identité féminine africaine. Cependant, son itinéraire laisse voir une quête inachevée. Max Weber ne souligne-t-il pas que l'« homme civilisé » est définitivement réduit à ne « saisir que du provisoire et jamais du définitif » Max Weber (*Le Savant et le politique*, 2003, p. 90)? Il s'agit d'une quête permanente qui pousse le lecteur à conclure que Ken s'inscrit dans la perspective du changement social doté d'un nouvel espace multiculturel qui tient compte de la culture africaine et occidentale.

### **Bibliographie :**

BA Mariama (1979), *Une si longue lettre*, Abidjan, Nouvelles Éditions Africaines.  
BUGUL Ken (2009), *Le Baobab fou*, Paris, Présence Africaine Éditions.

(2014) *Cacophonie*, Paris, présence Africaine.

CAZENAVE Odile (2003), *Afrique sur Seine*, Paris, L'Harmattan.

CESAIRE Aimé (1955), *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine.

D'ALMEIDA Irène (1994). *Francophone African Women Writers: Destroying the Emptiness of Silence*, Gainesville, University Press of Florida.

FAKOLY Doumbi (2004), *L'Origine négro-africaine des religions dites révélées*, Paris, Menaibuc.

FANON Frantz (1952), *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil.

(1961), *Les Damnés de la Terre*, Paris, Éditions François Maspero.

KANE CHEIKH Hamidou (1961), *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard.

KANE Mohamadou (1982) *Roman africain et traditions*, Dakar, Les Nouvelles Éditions Africaines.

MBEMBE Achille (2010), *Sortir de la grande nuit*, Paris, La Découverte.

MEMMI Albert (1989), *Portrait du colonisé, Précédé d'un Portrait du colonisateur*, Paris, Coll. Franco. Poche.

OUSMANE Sembene (1958), *Voltaïque, La Noire de...*, Paris, Présence Africaine.

TAYLOR Charles (1992), *Grandeurs et misères de la modernité*, Québec, Éditions Fides.

VATTIMO Gianni (1988), *The End of Modernity*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, English translation. First published in Italian as *La Fine della modernità*, Garzanti Editore (1985), Translator Jon R. Snyder.

WEBER Max (2003), *Le Savant et le politique*, Paris, Plon, 2003.